Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout



Nationale 7 de Jean-Pierre Sinapi

Jean Beaulieu

Volume 19, Number 3, Spring-Summer 2001

URI: https://id.erudit.org/iderudit/33702ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print) 1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Beaulieu, J. (2001). Review of [Nationale 7 de Jean-Pierre Sinapi]. Ciné-Bulles, 19(3), 57–57.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

critiques

Nationale 7

de Jean-Pierre Sinapi

par Jean Beaulieu

priori, il est toujours assez casse-gueule de faire jouer des rôles de personnes physiquement ou intellectuellement handicapées par de vrais acteurs. Rappelons de triste mémoire le syndrome De Niro d'Awakenings (une performance de 10 à crédibilité 0). Le dilemme est le suivant: soit on engage de vrais handicapés, pas toujours faciles à diriger, et on leur demande de «jouer leur vie» (le plus bel exemple étant peutêtre celui de Heather Rose dans le troublant Dance Me to My Song de l'Australien Rolf de Heer), soit on recrute des comédiens professionnels pas trop connus, mais de grand talent, et on espère obtenir le plus d'authenticité possible en filmant dans de vrais lieux, en intégrant quelques non-professionnels et en tournant de façon «amateur» ou «docu». C'est cette seconde voie qu'a empruntée lean-Pierre Sinapi, petite caméra numérique en main.

Nationale 7 a été inspiré, d'une part, par les récits de la sœur du réalisateur, Julie, éducatrice spécialisée dans un foyer d'hébergement pour personnes ayant un handicap moteur et observatrice privilégiée des histoires vécues par quelques-uns des résidents du centre, et, d'autre part, par la vie d'un vieil ami et collaborateur de Sinapi, le René du film (à qui il est d'ailleurs dédié), myopathe antipathique et agressif parce que malheureux - malheureux, entre autres, parce qu'il aimerait faire l'amour à une femme avant d'être totalement invalide et de mourir. Or, ce désir soulève toutes sortes de problèmes, pas tant moraux que légaux et administratifs. René réclame une prostituée pour assouvir ses besoins physiques d'homme adulte. Qui va la payer? Où la chose va-t-elle se passer? Quelle professionnelle acceptera? Qui donnera l'autorisation légale? Quel médecin cautionnera une telle demande au risque de se voir accuser de proxénétisme? Les autres résidents réclameront-ils le même service? Bien qu'abordé sous l'angle de la comédie, ce film brasse vigoureusement les idées reçues.

Par contre, si le côté drolatique atteint la cible en plusieurs occasions (par exemple, la scène où l'on tergiverse pour déterminer qui va poser le condom à René), il arrive aussi qu'il enlève parfois un peu de force au film. Certaines scènes, dont celle de l'action solidaire des pensionnaires en faveur de Rabah, le musulman qui, voulant se convertir au catholicisme, choisit Florèle (Nadine Marcovici), la putain récalcitrante au grand cœur, comme marraine à l'occasion de son baptême, parce qu'elle est comme lui une «fan de Johnny», sombrent dans une espèce de bonhomie mièvre, sinon dans le cliché «keseyien».

Finalement, ce sont surtout les comédiens, tous parfaits, qui réussissent à nous faire adhérer au projet. Olivier Gourmet (certains auront reconnu le père de la Promesse ou le propriétaire de la roulotte à gaufres de Rosetta, tous deux des frères Dardenne) fait de l'abjection un grand art dans le rôle de René. Nadia Kaci (la travailleuse sociale de Ca commence aujourd'hui de Bertrand Tavernier). qui donne au personnage de Julie sa belle détermination, dit justement — un clin d'œil? qu'elle n'est pas travailleuse sociale. Ajoutons qu'un personnage secondaire, celui de la muette Cécile, est incarné par une véritable handicapée, qui joue néanmoins un rôle de composition puisqu'elle peut parler dans la réalité.

Sans trop oser rompre l'équilibre entre pudeur et indélicatesse, Sinapi fait alterner bons et mauvais sentiments avec des moments de réelle émotion et des scènes à caractère plus sentimental, dans le but avoué de dorer la pilule pour le spectateur, son sujet pouvant paraître trop dur ou trop scabreux sans ces passages plus légers. Chose certaine, avec une distanciation très subtilement amenée, la toute dernière scène remet le tout en perspective, nous ramène sans que nous nous y attendions à la case «réel» et nous réconcilie avec la démarche. Peut-être aussi que nous aurions tort de bouder notre plaisir: au lieu de regretter le brûlot qu'il n'est pas, savourons simplement l'hymne à la vie que dispense ce «bon» film. ■

Nationale 7

35 mm / coul. / 90 min / 2000 / fict. / France

Réal.: Jean-Pierre Sinapi Scén.: Anne-Marie Catois et Jean-Pierre Sinapi Image: Jean-Paul Meurisse Son: Jean-Michel Chauvet Mont.: Catherine Schwartz Prod.: Jacques Fansten Dist.: Remstar Int.: Nadia Kaci, Olivier Gourmet, Lionel Abelanski, Chantal Neuwirth, Gérald Thomassin, Saïd Taghmaoui